

Dès qu'elle a été communiquée, l'élection de François Hollande à l'Élysée a donné lieu à toutes sortes de parallèles avec celle de François Mitterrand il y a trois décennies. Dans les médias mais aussi de la part du principal intéressé lui-même. Parlons-en.

Le 23 mai 1981, Jacques Ellul publiait dans *Le Monde* un article intitulé « D'une élection à l'autre : rien d'important ». Il y avançait l'idée que M. Mitterrand n'avait aucune chance de réaliser le programme pour lequel on l'avait désigné, quand bien même il ne doutait ni de sa sincérité ni de sa détermination. Le titre se voulait provocateur, tant le pays tout entier conférait à l'alternance politique une importance cruciale, y compris dans l'opposition (on se souvient de la chaise vide de Giscard). La suite est connue : l'alignement sur les politiques de Reagan et Thatcher, les deux périodes de cohabitation et les trois échecs du PS aux présidentielles (en 2002 notamment, après que le candidat ait publiquement reconnu que son programme n'était « pas socialiste »). Aujourd'hui, M. Hollande doit davantage sa victoire à l'impopularité de son prédécesseur qu'au fait que lui-même et ses compatriotes « croient » au *changement maintenant*. Il nous semble cependant nécessaire de revenir sur les arguments d'Ellul pour avancer que cette croyance confine hélas à la déraison et qu'il en serait ainsi même si l'élection n'intervenait pas dans le contexte de crise que l'on sait.

En 1981, Ellul affirmait: « le capitalisme est une réalité historiquement dépassée. Il peut bien durer un siècle encore, cela n'a pas d'intérêt historique. Ce qui est nouveau, significatif et déterminant, c'est la technique. » En d'autres termes, si les mouvements de capitaux atteignent désormais des seuils inégalés et en des temps records, ce n'est pas en raison d'un quelconque accroissement de la cupidité, comme on a trop souvent tendance à le croire, mais du fait qu'ils sont rendus possibles par le développement exponentiel de la micro-informatique et des nouveaux moyens de circulation de l'information : non seulement la technique n'est pas neutre mais elle joue le rôle principal. Avant internet et la thèse de la financiarisation de l'économie, Ellul considérait que « le marché » avait radicalement changé de nature : il n'était plus, dans ses fondements un espace d'échanges de biens régi par la loi de l'offre et de la demande mais un immense réseau électronique imposant sa loi à l'économie toute entière : « il n'y a finalement plus de substance financière (...) mais seulement des réseaux de flux monétaires : l'argent n'a plus à être capitalisé, il est fait désormais pour circuler dans l'abstrait. (...) On cesse d'être en présence d'un monde économique où la monnaie joue le rôle classique, où l'on peut distinguer le gouvernement des hommes et l'administration des choses : dorénavant, grâce et à cause de la technique, la création, la gestion et la syntaxe des réseaux offrent à l'homme d'entreprise et à celui de gouvernement, leurs véritables terrain d'action » (*Le bluff technologique*, 1988)

Cette lecture est restée marginale car elle allait à l'encontre de la doxa dominante, le marxisme. Ellul considérait celui-ci (jusque dans ses versions les plus édulcorées) comme une religion, un mode de pensée d'autant plus simpliste que le monde, lui, devenait de plus en plus *complexe* du fait même que la technique gagnait en autonomie, échappant toujours plus au contrôle des hommes. Pour avoir étudié en profondeur l'oeuvre de Karl Marx et pour avoir même été l'un des tout premiers en France à lui consacrer un cours (c'était à l'IEP de Bordeaux en 1947), Ellul était consterné de voir les « intellectuels de gauche » se focaliser, peu ou prou, sur le concept de lutte de classes. Selon lui, ils négligeaient la thèse selon laquelle les moyens de production déterminent les rapports sociaux, *quels qu'en soient les propriétaires*, les patrons ou l'État. Dès 1935, il qualifiait le communisme de *capitalisme d'état* et, en 1965 (l'année où il publiait *L'illusion politique*), il taxait « la gauche » d'idéalisme, de Gaulle et Mitterrand étant à ses yeux « d'accord sur l'essentiel ».

Quand aujourd'hui tout le monde s'accorde à reconnaître que l'économie dirige la politique car est elle-même gouvernée par la finance, pourquoi n'en tire t-on pas la conclusion ultime, à savoir que la finance est elle-même façonnée par la technique ? Le *trading* haute fréquence en est pourtant la preuve tangible : les transactions s'opèrent sans intervention humaine grâce à des algorithmes qui traquent en permanence d'infinitésimales différences de valeur, comme aucun homme n'est capable de le faire. Quand des ordres d'achat et d'annulation sont ainsi passés en quelques millisecondes, c'est que l'homme a purement et simplement démissionné devant ses propres moyens, auxquels il sacrifie ses "valeurs". Et ceci au profit d'une seule autre : *l'efficacité*.

« Le phénomène technique constitue la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps de rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace. » Ce propos de Jacques Ellul, qui date de 1954 (*La technique ou l'Enjeu du siècle*) prend un accent particulier quand on le met en résonance avec celui de Fabrice Tourre, ancien trader à Goldman Sachs et la seule personne physique visée par l'enquête pour fraude ouverte à l'encontre de la banque par la *Securities and Exchange Commission* ! En 2007, alors qu'il continue à vendre à profusion des produits toxiques adossés à des crédits immobiliers à risques, il écrit ces mots à sa petite amie : « De toute façon, je ne me sens pas coupable à propos de cela. Le véritable objectif de mon travail, c'est de rendre les marchés de capitaux plus efficaces et au final, de fournir au consommateur américain des moyens plus efficaces d'avoir accès au crédit et de se financer, donc il existe une justification humble, noble et éthique à mon travail. *C'est étonnant comme je me convaincs moi-même* ». Nous soulignons la fin de la phrase pour montrer comment ce polytechnicien est à moitié conscient de son aliénation envers le système technique. Ce faisant, nous nous interrogeons : qu'attendent donc nos contemporains, en particulier tous nos journalistes, nos experts, nos « intellectuels »... pour décrypter correctement cette confession ?

On a donc tort de relier la thèse de l'efficience des marchés au capitalisme : elle est avant tout le fait de l'idéologie technique. Le goût du lucre, dans cette affaire, n'a qu'un rôle périphérique. D'aucuns affirment que la crise économique puise son origine dans une crise morale. Certes, mais s'il en est ainsi, c'est que la technique est devenue autonome, elle tient lieu de référence absolue et, *pour cette raison*, rend caduques les références traditionnelles : « Ce n'est pas la technique qui nous asservit, insistait Ellul en 1973 dans *Les nouveaux possédés*, mais le sacré transféré à la technique ». Bien plus qu'une crise morale, la crise du capitalisme constitue la manifestation la plus sensible d'une crise spirituelle : elle est celle du matérialisme tout entier.

Ces cinq dernières années, la fonction présidentielle a été entachée par l'impudeur. Dans ce contexte, François Hollande a raison de se présenter comme un homme « normal » et, rien que pour cela, nous nous réjouissons de sa victoire. Mais lorsqu'il invoque les valeurs humanistes, celles-là mêmes qui ne peuvent plus avoir cours aujourd'hui pour les raisons que nous venons de souligner, la lucidité s'impose : passé le traditionnel état de grâce, le pragmatisme technique reprendra ses droits sur l'économie réelle et le parallèle avec 1981 sera alors pleinement justifié.

Pour que ce lendemain de fête ne soit pas trop douloureux, il faudrait qu'il soit l'occasion d'une prise de conscience radicale. Par exemple autour de cette petite phrase de Jacques Ellul : « Croire que l'on modifiera quoique ce soit par la voie institutionnelle est illusoire ».

Joël Decarsin